

des sons, au milieu des combinaisons infinies de l'histoire. Création puissante du génie humain, ce même alphabet a été l'œuvre commune des Araméens et des Indo-Européens. Dans la famille des langues sémitiques, où les voyelles ne jouent qu'un rôle secondaire, et n'apparaissent jamais au commencement des mots, l'individualisation des consonnes devient par cela même plus aisée; aussi est-ce là qu'a été inventé le premier alphabet, sans voyelles, il est vrai. Puis sont venus les Indiens et les Grecs qui, apportant chacun les inventions bien diverses de leur génie, ont remanié sur le canevas de l'écriture araméenne certaines consonnes que le commerce leur avait fait connaître, et ont complété l'alphabet, en y ajoutant les voyelles, ou en complétant les syllabes. Euripide précise bien leur œuvre lorsqu'il fait dire à Palamède :  
 « J'ai porté remède à l'oublieux passé, quand je plaçai  
 » dans les mots les syllabes muettes ou résonnantes, et  
 » quand j'inventai pour les mortels la science de l'écriture ! »

L'alphabet araméen-hellénique fut ensuite importé en Italie, et cela à une date fort reculée; mais avant, il avait reçu en Grèce des perfectionnements notables par l'addition des trois lettres nouvelles  $\xi$ ,  $\varphi$ ,  $\chi$ ; et par les changements apportés aux signes  $\gamma$ ,  $\iota$ ,  $\lambda$  (p. 185, note 1). Nous avons déjà dit ailleurs (p. 270) que deux alphabets grecs ont à vrai dire pénétré en Italie, l'un avec le double *s* (le *sigma*,  $\varsigma$ , et le *san*, *sch*), le *k* simple, et l'ancienne forme *P* (*r*), fut suivi en Étrurie; l'autre avec l'*s* simple, le double *k* (le *kappa*, et le *koppa*, *q*), et la forme plus récente *r*, prédomina chez les Latins. L'écriture étrusque primitive n'est pas disposée en ligne; elle décrit des contours et serpente: une autre plus nouvelle va de droite à gauche en lignes parallèles inégales. L'écriture latine, au contraire, si loin que l'on remonte dans l'étude des monuments, suit la même disposition, mais

en lignes égales marchant arbitrairement, d'abord, de droite à gauche, ou de gauche à droite, puis bientôt de gauche à droite seulement, chez les Romains; chez les Étrusques, au contraire, allant en sens inverse. — D'où est venu l'alphabet étrusque? Ce n'est certainement ni de Corcyre, ni de Corinthe, ni de chez les Doriens Siciliotes. L'opinion la plus probable le rattache à l'ancienne Attique, où le *koppa* (*q*) semble avoir été abandonné plus tôt que partout ailleurs en Grèce. Mais on ne sait pas bien non plus si c'est par Coéré ou par Spina qu'il s'est répandu chez les Toscans, quoique toutes les vraisemblances parleraient davantage en faveur de Coéré, la dernière venue parmi les anciens entrepôts du commerce et de la civilisation.

L'alphabet latin, au contraire, est une importation manifeste des Grecs de Cymé et de la Sicile; il ne fut pas seulement, ce semble, reçu tout d'une pièce, comme celui des Étrusques; les Latins grâce à leur commerce actif avec la Sicile, se tinrent constamment au courant de l'alphabet usité dans la grande île, et en suivirent les altérations successives. Nous voyons, par exemple, que les formes archaïques  $\Sigma$  et  $\mathcal{M}$  ne demeurèrent point inconnues aux Romains, et qu'elles furent ensuite, chez eux aussi, remplacées par les  $\xi$  et  $\mathcal{M}$ , ce qui ne se comprendrait pas, si les Latins ne s'étaient pas, pendant longtemps, servis de l'alphabet grec, aussi bien pour les dénominations grecques qu'ils avaient adoptées, que pour celles appartenant à la langue mère. Par cette même raison, il serait périlleux, en comparant les deux écritures, celle de Rome et celle de l'Étrurie, de trancher la question de priorité en faveur de celle-ci, uniquement parce qu'elle appartiendrait à un alphabet grec relativement plus ancien que l'alphabet importé à Rome.

L'acquisition du précieux trésor de l'écriture fit une impression profonde sur les peuples italiques qui ve-

naient de la recevoir; ils pressentaient une force latente dans ces petits signes obscurs. En veut-on la preuve? L'un des plus remarquables vases extraits des caveaux bâtis à Coëré avant l'invention du plein cintre, porte dessiné sur ses parois l'antique alphabet grec, tel qu'il fut, dès l'origine, apporté en Étrurie; puis, à côté de lui, un syllabaire toscan, auquel il a servi de type, avec certaines adjonctions analogues à celles de Palamède<sup>1</sup>. Ce vase est sans doute une relique sacrée, perpétuant le souvenir de l'introduction de l'écriture phonétique et de son acclimatation en Étrurie.

Perfection-  
nements  
des alphabets  
italiens.

Une fois naturalisé sur le sol italien, l'alphabet y accomplit des progrès non moins importants, pour ne pas dire plus importants que le fait même de son arrivée. On voit par là s'éclairer d'un rayon de lumière le commerce intérieur de la Péninsule, jusqu'alors plongé dans les ténèbres plus difficiles à écarter que le voile étendu sur le commerce des côtes avec les peuples étrangers. L'alphabet étrusque, à son premier âge, alors qu'il était mis en pratique tel qu'il avait été reçu, ne s'étend pas au delà des Étrusques du Pô et de ceux de la Toscane actuelle; puis, parti d'Hatria et de Spina, il se dirige vers le Sud en longeant la côte orientale, et descend jusqu'aux Abruzzes: au Nord, il pénètre dans le pays des Vénètes et dans celui des Celtes, et il va jusqu'aux Alpes toucher le Tyrol et la Styrie de ses derniers rameaux. La seconde époque commence par une réforme: elle se caractérise par l'introduction des lignes parallèles, inégales, par la suppression de l'*o*, qui, dans la prononciation, se confond avec l'*u*; et par l'apport d'une lettre neuve, l'*f*, dont le signe manquait à l'alphabet de la première période. Cette refonte est surtout l'œuvre des Étrusques occidentaux; elle ne s'étend pas au nord de

<sup>1</sup> [Inventeur, dit-on, des  $\Theta$ ,  $\Xi$ ,  $\Phi$ ,  $\chi$ , et même des  $\Upsilon$  et  $\Delta$ .]

l'Apennin, mais elle prend droit de cité chez tous les peuples sabelliques et même chez les Ombriens. Puis, plus tard, l'alphabet réformé suit sa voie séparément chez les diverses races, chez les Étrusques de l'Arno et de Capoue, chez les Ombriens et les Samnites, perdant en tout ou partie les lettres médianes, et créant ailleurs des voyelles ou des consonnes nouvelles. L'époque de la réforme tusco-occidentale est d'ailleurs fort reculée, beaucoup plus ancienne même que la construction des plus anciens caveaux funéraires de l'Étrurie. Le syllabaire inscrit sur le vase dont on a parlé plus haut offre déjà le type remanié, mais avec des modifications essentielles et des innovations d'un caractère plus moderne. Et comme ce type lui-même est relativement jeune par rapport à l'alphabet primitif, la pensée a peine, en vérité, à remonter jusqu'à l'époque de son importation.

Tandis que les Étrusques propageaient leur alphabet au nord, à l'est et au sud de la Péninsule: celui des Latins ne franchissait pas les limites de leur pays, où, d'ailleurs, il se maintint à peu près sans variations. Mais un jour vint où le  $\gamma$  et le  $\kappa$ , le  $\zeta$  et le  $\sigma$  se prononçant de même, l'un des deux signes homophones (le  $\kappa$  et le  $\zeta$ ) disparut aussi de l'écriture. Il est certain, du moins, qu'à l'époque de la publication de la loi des XII Tables, les deux lettres en question n'avaient plus cours. Maintenant, si l'on veut bien étudier les abréviations des inscriptions les plus anciennes, où les  $\gamma$  et les *c*, les  $\kappa$  et les *k* sont encore parfaitement distincts<sup>1</sup>; si l'on accorde que l'époque où ces lettres se sont confondues dans le langage, et qu'antérieurement, l'époque

<sup>1</sup> [On y trouve à la fois *C* (*Gaius*) et *GN* (*Gnaeus*); mais le *K* reste dans *Kæso*. Naturellement cette remarque ne s'applique pas aux abréviations de date plus moderne: le  $\gamma$  n'y est plus représenté par le *C*, mais par un *G* (*GAL.*, *Galeria*); le  $\kappa$  est régulièrement indiqué par un *C* (*C. centum*, *COS. consul*, *COL. collina*); et devant l'*A*, très-souvent par un *K* (*KAR. karmantalia*, *MERK. merkatius*.)

même où les abréviations se sont formées et fixées, remonte bien au delà de la publication des XII Tables; si, enfin, l'on réfléchit qu'entre l'introduction de l'écriture et la création d'un système d'abréviations conventionnelles, il a dû nécessairement s'écouler un long intervalle, on est conduit, bon gré malgré, à reporter, et pour l'Étrurie et pour le Latium, les commencements de l'art de l'écriture jusque dans des temps assurément plus voisins de la seconde période égyptienne de *Sirius*<sup>1</sup>, dans l'ère historique, ou, si l'on veut, plus rapprochés de l'année 1382 avant J.-C., que de l'an 776, lequel sert de point de départ à la chronologie grecque des Olympiades<sup>2</sup>. Il est aussi d'autres et nombreux vestiges qui témoignent de la haute antiquité de cet art, à Rome. Les monuments écrits appartenant à l'ère des rois, y ont existé; l'histoire l'atteste. Citons le traité entre Gabies et Rome, conclu par l'un des Tarquins, et non pas par le dernier d'entre eux, à ce qu'il semble. Inscrit sur la peau d'un taureau expressément sacrifié pour la circonstance, il était religieusement conservé, au haut du Quirinal, parmi les trésors d'antiquités du temple de *Sancus*, qui paraît avoir été brûlé lors de l'invasion gauloise. Citons aussi l'acte d'alliance avec le Latium, dressé sous Servius Tullius, et que Denys d'Halycarnasse put lire encore sur une table d'airain dans le temple de Diane Aventine. Ce n'était là, sans doute,

<sup>1</sup> [Ou période *Sothiaque*, ainsi appelée parce qu'elle commençait et finissait avec le lever héliaque de *Sôthis*, l'étoile de *Sirius* ou du chien. Elle durait 1460 ans.]

<sup>2</sup> Si ce raisonnement est exact, les poésies homériques (et je n'entends pas parler ici, cela va de soi, de la rédaction définitive que nous avons dans les mains), les poésies homériques, dis-je, remontent à une date bien antérieure à celle qu'Hérodote assigne à l'époque où florissait Homère (100 ans avant Rome). Il est certain, en effet, que si l'introduction de l'alphabet grec en Italie se place au début des premières relations commerciales entre les Italiens et les Grecs, elle a été aussitôt à fait postérieure aux temps homériques.

qu'une copie transcrite au lendemain de l'incendie des Gaulois et d'après un exemplaire appartenant aux Latins; car il paraît difficile d'admettre qu'au temps des rois on gravât déjà sur le métal. Alors on *inscrivait* à la pointe (*exarare*, *scribere* non éloigné de *scrobes*<sup>1</sup>), ou l'on *peignait* (*linere*, d'où *littera*) sur des feuilles (*folium*), sur une écorce (*liber*), sur des tablettes de bois (*tabula*, *album*), puis plus tard sur le cuir et la toile. Les titres sacrés des Samnites, ceux des prêtres d'*Anagni* étaient écrits sur des rouleaux de toile. Il en était de même des listes des plus anciens magistrats de Rome, déposées dans le temple de la *Juno moneta*<sup>2</sup> (*déesse qui avertit*) sur le Capitole. Est-il besoin de rappeler aussi l'antique *circonscription* allouée au bétail envoyé dans les pâtures (*scriptura*); les mots d'invocation par lesquels commence tout discours adressé au sénat (*patres conscripti*), les vieux livres des oracles, les registres généalogiques, et enfin les anciens calendriers de Rome et d'Albe. La tradition, dès le temps de l'expulsion des rois, parle des *loges du forum*, où les fils et les filles des notables allaient apprendre à lire et à écrire. C'est là une fable, peut-être; mais ce n'en est point une nécessairement. Si les antiquités de l'histoire romaine nous échappent, ce n'est ni à l'absence de l'écriture, ni à celle des documents qu'il convient peut-être de s'en prendre. Il faut en accuser les historiens qui, lorsqu'ils reçurent la mission de fouiller les annales de Rome, se montrèrent absolument incapables d'en débrouiller les archives et qui prirent la tradition à rebours; y allant chercher

<sup>1</sup> De même, le vieux mot saxon *writan* (*reissen*, déchirer, tracer, en allem.) a plus tard signifié écrire. [Il se retrouve dans le mot *to write* des Anglais.]

<sup>2</sup> [V. v<sup>o</sup> *moneta*, au Dict. de Freund, et Preller, *Myh.*, p. 252. — *Atque etiam scriptum a nullis est, quum terræ motus factus esset, ut sub plena procuratio fieret, vocem ab aede Junonis ex arce exiitisse, quo circa Junonem illam appellatam monctam.* Cic. *Divin.* 1, 45, 101.]

des motifs, des caractères à mettre en scène, des récits de batailles et de révolutions; et qui, fermant les yeux à la lumière, ne virent pas ou ne voulurent pas voir ce que les monuments ne manquent jamais de révéler à tout investigateur impartial et sérieux.

Résultats  
acquis.

En résumé, l'histoire de l'écriture en Italie confirme le fait de la prédominance de l'influence grecque chez les peuples de l'Ouest, tandis qu'au contraire elle ne s'exerça ni puissamment, ni directement chez les peuples sabelliques. Ceux-ci reçurent leur alphabet des Étrusques et non des Romains; ils le reçurent, tout l'indique, avant d'avoir franchi les crêtes de l'Apennin. Sabins et Samnites, en quittant leur patrie première, l'emportèrent avec eux. D'un autre côté, cette même histoire conduit à une conclusion qui renverse aussitôt toutes les opinions fausses, tant préconisées plus tard dans Rome même, qui voyaient tout un monde dans le fatras mystique de l'antiquité étrusque, et qui, reprises et complaisamment célébrées par la critique moderne, veulent absolument placer en Étrurie, le germe et à la fois le noyau de la civilisation romaine. S'il en avait été ainsi, on en trouverait quelque part la trace, sans doute. Loin de là, le germe de l'écriture latine est grec, purement grec: de plus, elle est restée nationale et exclusive dans ses progrès, à ce point que jamais elle ne s'est appropriée la lettre *f*, à laquelle les Étrusques tenaient tant. Quand il y a emprunt, pour les signes de la numération, par exemple, l'emprunt est fait par les Étrusques, qui tout au moins ont demandé le chiffre 50 aux Romains. Enfin, chose bien remarquable, en même temps qu'il se propage et se développe parmi toutes les races italiennes, l'alphabet grec va se corrompant. Par exemple, les lettres médianes disparaissent dans les idiomes étrusques: chez les Ombriens, le  $\gamma$ , le *d* se perdent; le *d* seul chez les Samnites, le  $\gamma$  chez les Romains, sont

Dégénérescence  
de la langue  
et de l'écriture.

aussi délaissés; et les Romains encore sont fortement en train de confondre le *d* et l'*r*. L'*o* et l'*u* se confondent de bonne heure en Étrurie; et déjà, dans le Latium, le même accident se prépare. Pour les *sifflantes*, les choses se passent à l'inverse. Pendant que les Étrusques s'obstinent à garder le *z*, l'*s*, et le *sch* (le *san*); que les Ombriens, tout en rejetant l'*s* imaginent deux sifflantes nouvelles, les Samnites et les Falisques se contentent comme les Grecs de l'*s* et de l'*r*; les Romains, de l'*s* tout seul. Certes, les importateurs de l'alphabet en Italie, gens instruits et parlant les deux langues, avaient l'oreille sensible aux plus délicates finesses des sons; mais, le jour étant venu où l'écriture italienne pût cesser de copier servilement son modèle hellénique, elle élida peu à peu les *médianes* et les *brèves*, et elle altéra résolument les sifflantes et les voyelles, toutes élisions ou altérations essentiellement contraires au génie de la langue grecque. En même temps disparurent bon nombre de formes de flexion ou de dérivation. C'était là de la barbarie, dira-t-on! soit; encore n'y faut-il voir que la corruption fatale où tombent incessamment toutes les langues, quand la littérature et la grammaire rationnelle n'y mettent point obstacle. Seulement, quand partout ailleurs le phénomène passe sans laisser de traces, ici l'écriture l'a conservé. Les Étrusques, plus qu'aucun autre peuple italique, ont subi les atteintes du barbarisme: preuve nouvelle, après tant de preuves, de leur génie rebelle à la civilisation. Que si, d'un autre côté, la dégénérescence de l'idiome écrit se fait encore profondément sentir chez les Ombriens, puis devient moins forte chez les Romains, et surtout chez les Sabelliens du Sud, la cause en est facile à indiquer, peut-être. Les Ombriens sont en communications journalières avec les Étrusques: les autres peuples sont davantage en contact avec les Hellènes.